

Identités des jeunes régionaux de parents immigrés au Québec : métissage et ouverture sur le monde

Isabelle Mimeault, Josiane LeGall and Myriam Simard

Number 36, 2002

Transformations des Amériques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002269ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002269ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mimeault, I., LeGall, J. & Simard, M. (2002). Identités des jeunes régionaux de parents immigrés au Québec : métissage et ouverture sur le monde. *Cahiers de recherche sociologique*, (36), 185–215. <https://doi.org/10.7202/1002269ar>

Article abstract

Identity of regional youths born of parents who immigrated into Quebec: miscegenation and outward-looking attitude. Based on 66 semi-structured interviews conducted among youths between the ages of 18 and 29, born in regions of Quebec other than metropolitan Montreal, and whose parents immigrated or who have themselves immigrated with their parents, this article aims to demonstrate the originality of the culture and identity of these individuals. From their experience in those regions as well as with the culture transmitted by their parents, they develop a Quebecois identity that embraces other cultures and that questions the essence of the Québécois identity. Contradictions exist throughout Quebec between the French-Canadian ethnic nation and the newly-created Québécois identity that is truly inclusive.

Identités des jeunes régionaux de parents immigrés au Québec : métissage et ouverture sur le monde

Isabelle MIMÉAULT

Josiane LeGALL

Myriam SIMARD

Moi, l'ethnicité, je trouve que c'est quelque chose de global. J'aimerais ça dire un jour que je suis un citoyen du monde et non : «Je fais partie d'un truc haïtien, italien...». Non : j'aime tout. J'aimerais ça, que ce soit tout ouvert et disponible à tout le monde. (Arrivé à 4 ans, né aux États-Unis, origine haïtienne).

Pendant longtemps, les études sur l'identité ont véhiculé une vision a-historique et déterministe de l'identité, selon laquelle les appartenances étatiques ou culturelles produisent des différences irréductibles. À l'heure actuelle, même si ce paradigme essentialiste («une nation, une culture») demeure socialement dominant, l'existence d'une multitude de façons d'appartenir et de s'identifier à une société donnée est admise par bon nombre de chercheurs en sciences sociales. Par exemple, dans le cas des jeunes de parents immigrés, la socialisation dans deux ou plusieurs champs culturels n'exclut pas la participation à la société dans laquelle ils vivent. Ainsi peut-on très bien se réclamer d'une société, ou de plusieurs, sans en partager nécessairement tous les modèles culturels.

Au Québec, une étude sur l'identité ethnique de jeunes d'origine portugaise, grecque, salvadorienne et chilienne, immigrés à Montréal, a

démontré la fluidité et la multiplicité de leurs appartenances¹. Les données de cette enquête font ressortir le maintien de l'importance de leur culture d'origine, en accord avec les parents sur certains principes et valeurs. La plupart se considèrent différents des Québécois d'origine canadienne-française. À l'encontre de ce qui pourrait aller de soi, ces jeunes Montréalais ne se définissent pas d'emblée comme «Québécois».

Nous avons constaté, dans une recherche récente, que les jeunes régionaux de parents immigrés se distinguent sur certains points de leurs vis-à-vis montréalais, que ce soit au niveau du rapport à leurs normes et pratiques culturelles ou au niveau identitaire. En effet, ces jeunes des régions québécoises s'identifient fortement au Québec. Ils se construisent une identité québécoise inclusive, fondée sur l'ouverture au monde, qui vient confronter la définition admise de l'identité québécoise et questionner son réel degré d'ouverture. Cet article expose l'originalité culturelle et identitaire des jeunes régionaux de parents immigrés, à travers leurs rapports avec la société majoritaire. Selon nous, l'identité ethnique n'est pas seulement le résultat d'une élaboration imaginaire personnelle, elle est également le fruit de rapports sociaux. Cette approche peut nous aider à mieux cerner les enjeux sous-jacents aux identités tant minoritaires que majoritaires au Québec.

1. Recherche sur le terrain et méthodologie qualitative

Les données analysées ici proviennent d'une étude réalisée de 1997 à 2000. Ce projet s'inscrit dans la problématique de la *régionalisation de l'immigration* et de *l'exode des jeunes des territoires régionaux au Québec*. Il comprend deux principaux volets, celui de l'examen de leur processus d'insertion globale en région et au Québec et celui de leur mobilité géographique. Leur insertion scolaire, professionnelle et sociale,

1. D. Meintel, «L'identité ethnique chez des jeunes d'origine immigrée», *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n° 2, automne 1992, p. 73-89.

leurs pratiques et projets migratoires ainsi que leur rapport avec les cultures d'origine et la culture dominante ont été examinés.

Nous avons adopté une méthodologie qualitative, basée sur 66 entretiens semi-directifs d'environ 2 heures avec des jeunes âgés de 18 à 29 ans, habitant des régions centrales² (Mauricie-Bois-Francs et Estrie) et périphériques (Bas-Saint-Laurent-Gaspésie et Abitibi-Témiscamingue), ainsi que deux villes de migration (Montréal et Québec)³. La problématique des migrations internes étant l'un des aspects prioritaires de la recherche, la population étudiée⁴ se divise en trois sous-groupes plus ou moins égaux, soit les «non-migrés» (qui n'ont jamais quitté la région d'origine après l'âge de 15 ans), les «migrés» (jeunes régionaux habitant Québec ou

-
2. Le Québec se divise en 10 régions administratives. La région montréalaise représente à elle seule plus de la moitié de la population. Les régions «centrales» se situent à proximité de Montréal et les régions «périphériques», de faible densité démographique, se trouvent aux extrémités nord et est de la province. Montréal représente le principal pôle de migration interne et la capitale, Québec, est reconnue attirer aussi des migrants des régions périphériques. Toutefois, cela ne s'est pas avéré le cas pour les jeunes régionaux de parents immigrés : dans le groupe étudié, le nombre des migrés à Québec est donc inférieur à celui des migrés à Montréal.
 3. Le groupe final se compose de 22 jeunes vivant dans les régions périphériques (14 en Abitibi-Témiscamingue et 8 au Bas-Saint-Laurent), 25 dans les régions centrales (13 en Mauricie-Bois-Francs et 12 en Estrie) et 19 dans les villes de migration (13 à Montréal, 6 à Québec).
 4. La constitution de l'échantillon ne fut pas une entreprise facile. En effet, aucun fichier officiel du ministère de l'Immigration ni de tout autre organisme ne nous permettait de retracer ces jeunes. Nous avons constitué une banque de noms, obtenue à la suite d'une petite enquête quantitative préalable auprès de familles immigrées en région, selon certains critères privilégiés de région, d'âge, de durée de séjour au Québec et d'origine. À partir d'informations nominales fournies par différents organismes communautaires et paragouvernementaux, d'institutions d'enseignement et par d'autres contacts en région obtenus par la méthode «boule de neige», nous avons réussi à constituer une banque de plus de 150 familles, correspondant à nos critères (soit près de 300 jeunes), dont nous avons recueilli les profils sociodémographiques et migratoires. Les familles sélectionnées devaient habiter l'une des quatre régions choisies depuis au moins trois ans et compter au moins un jeune âgé entre 18 et 29 ans, né de deux parents immigrés et habitant une région ciblée ou une ville de migration.

Montréal au moment de l'entretien) et les «migrés de retour» (qui ont déjà migré dans une autre région administrative du Québec mais sont revenus dans la région d'origine)⁵.

La majorité des jeunes⁶ sont nés au Québec ou arrivés en bas-âge (0-4 ans), si bien que plus des trois quarts vivent au Québec depuis 10 ans et plus. Un peu plus de la moitié sont d'origine européenne et les autres proviennent de divers continents ou pays (Afrique et Moyen-Orient, Asie, Amérique latine, Haïti).

2. Identités et rapports sociaux

Dans le contexte régional québécois, caractérisé par de larges espaces à faible densité démographique, tant le petit nombre d'immigrants ou de personnes issues de l'immigration récente que l'imposante prépondérance du groupe majoritaire d'origine canadienne-française⁷ obligent, de notre point de vue, à considérer les rapports majoritaires-minoritaires dans l'analyse des cultures et identités des minoritaires. Ce constat ne semble pas s'être imposé d'emblée pour l'étude de ces problématiques à Montréal : bien que processus identitaires et relations interethniques soient parfois abordés de pair, les études sur le sujet sont souvent relativement muettes quant aux rapports entre majoritaires et minoritaires pour ne se centrer que

5. Plus précisément: non-migrés : 22/66 individus (33%); «migrés» : 19/66 jeunes (29%), parmi lesquels 6 habitent Québec et 13, Montréal; «migrés de retour» : 25/66 jeunes (38%).

6. Notre banque de données étant en majorité composée de jeunes régionaux nés au Québec ou arrivés en bas-âge, l'échantillon reflète cette réalité avec 39 jeunes/66 (59%). En conséquence, leur durée de séjour est importante: 53/66 (80%) vivent au Québec depuis 10 ans et plus, seulement 9 (14%) depuis 5 à 9 ans et 4 (6%) depuis 4 ans et moins. Nous avons privilégié les individus les plus âgés, si bien que les 25-29 ans sont au nombre de 30 (45%), les 20-24 ans sont 28 (42%) et les 18-19 ans, 8 (12%). Les hommes y sont surreprésentés (37 hommes soit 66% et 29 femmes, soit 44%).

7. Notons que dans certaines régions, par exemple l'Abitibi-Témiscamingue, vivent également des Autochtones.

sur les seules cultures et identités des minoritaires. Or, l'identité est un lieu d'enjeux tant pour les majoritaires que les minoritaires et ainsi, cristallise à la fois des rapports d'inclusion et d'exclusion. *L'identité ne se construit donc pas seulement à travers l'enculturation, elle se définit aussi à l'intérieur de rapports sociaux.*

Pour bien cerner l'importance et la pertinence de cette proposition pour notre objet de recherche, il importe d'en expliciter les fondements et de s'attarder quelque peu sur les concepts de majoritaire, minoritaire et d'ethnicité. Guillaumin⁸ a montré que majoritaires et minoritaires forment un ensemble que fonde un *rapport de domination*. Ce sont des statuts à la fois concrets (économiques, juridiques...) et symboliques (justifiés idéologiquement). Le minoritaire est défini comme «différent» du majoritaire, en fonction de certains marqueurs, par exemple la langue, la religion.

Quant au concept d'ethnicité, l'approche constructiviste de Juteau est éclairante, puisqu'elle situe les rapports sociaux au centre de la production de l'ethnicité :

L'ethnicité peut être appréhendée comme un produit forgé par le destin historique des générations précédentes mais aussi par le travail accompli en grande partie par les femmes, dont c'est la responsabilité de socialiser les nouveaux-nés. C'est ce travail d'humanisation qui les humanise, qui en fait des êtres humains marqués par la spécificité historique et culturelle [...]. Chez les majoritaires, [cette spécificité] s'appelle humanité, tandis que chez les minoritaires, elle se nomme ethnicité. Le rapport de domination fait partie intégrante de la production de l'ethnicité... [laquelle] résulte donc autant de l'action des

8. C. Guillaumin, *L'idéologie raciste, Genèse et langage actuel*, Paris, Mouton, 1972.

personnes ethnicisées que de celle des majoritaires⁹.

La construction de l'identité, à la manière de l'ethnicité à laquelle elle réfère, est ainsi ancrée dans des histoires particulières, tant celle des individus et de leur famille que celle de la société avec laquelle ces individus entrent en relation. Si l'identité ethnique est en partie le fruit de choix subjectifs individuels, cette subjectivité est inscrite dans des rapports sociaux. L'essentialisme provient précisément de l'occultation de ces rapports. Les «groupes ethniques», pas plus que les cultures, ne peuvent ainsi se réduire «à un ensemble distinctif de traits culturels¹⁰». En outre, mentionnons que l'ethnicité n'apparaît pas comme l'unique point d'ancrage des cultures : la classe sociale semble les révéler tout autant¹¹. Cette assertion prend tout son sens si l'on considère les jeunes interrogés ici, qui, s'ils n'ont pas tous exactement la même origine sociale, tendent à se retrouver maintenant plus ou moins dans la même classe, sur le plan socio-économique, compte tenu de l'insertion professionnelle relativement facile des parents (voir plus loin).

La société québécoise présente ceci de particulier qu'elle a connu un changement d'identité ethnique et même de statut, depuis une quarantaine d'années : de minorité canadienne-française, elle est devenue la majorité québécoise, avec un appareil d'État devenu national¹². Ce changement, inachevé, est un processus.

9. D. Juteau, *La sociologie des frontières ethniques en devenir*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 18.

10. *Ibid.*, p. 15.

11. Voir E. Balibar, «Le racisme de classe», dans E. Balibar et I. Wallerstein, *Race, nation, classe*, «Les identités ambiguës», Paris, La Découverte, 1988, p. 272-288; C. McAll, «Racisme et ségrégation ethnique», dans F. Dumont, S. Langlois et Y. Martin (dir.), *Traité des problèmes sociaux*, Québec, IQRC, 1994, p. 655-672; D. Juteau, *ibid.*

12. Ces processus historiques sont discutés dans une abondante littérature, notamment dans G. Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, p. 99-182 et D. Juteau, *ibid.*

La production de l'«ethnicité majoritaire» est, notamment, portée par une idéologie, le nationalisme ethnique¹³. Le nationalisme ethnique, par définition obsédé par le complexe de l'homogénéité ethnoculturelle, fonde les frontières de la Nation et de l'identité des majoritaires. Les processus identitaires de ces derniers, par la construction de frontières¹⁴ qu'ils opèrent, conduisent à une définition essentialiste de la culture et de l'identité majoritaires.

Au Québec, un discours nationaliste conservateur, fondateur d'une identité québécoise exclusive et essentialiste, fut largement diffusé par les élites pendant des dizaines d'années et prolonge ses effets jusqu'à aujourd'hui¹⁵. L'identité ethnique majoritaire s'est construite autour de certains marqueurs d'identité tels l'origine (canadienne-française, dite «de souche»), l'accent (québécois), la couleur («blanche»), la culture (dans sa conception essentialiste, réifiée) et même jusqu'au nom de famille. Le territoire de l'identité québécoise apparaît ainsi bien circonscrit. Ce phénomène autorise l'exclusion de certains individus de la nation québécoise et soulève des questions telles : peut-on être noir, parler avec un accent espagnol, s'appeler ywetywzxxx et être québécois...?

L'État québécois a également contribué à la production d'une identité québécoise essentialiste. Citons pour exemple l'introduction de la catégorie «communauté culturelle», en 1980¹⁶. Bien que cette expression n'ait

13. E. Balibar, «Racisme et nationalisme», dans E. Balibar et I. Wallerstein, *op. cit.*, p. 54-92; P.-A. Taguieff, «Le nationalisme des nationalistes. Un problème pour l'histoire des idées politiques en France», dans G. Delannoï et P.-A. Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme. Nation, nationalité, ethnicité*, Paris, Kimé, 1991, p. 47-124.

14. Nous entendons ici «frontières» au sens de «barrières». Il s'agit des «frontières externes» de l'ethnicité minoritaire, qui se construisent dans le rapport inégalitaire au majoritaire. Pour leur part, les frontières internes représentent la spécificité historique et culturelle d'une communauté donnée (D. Juteau, *op. cit.*, p. 186). Ainsi, l'identité se conçoit-elle en termes relationnels, dans ce va-et-vient entre frontières ethniques internes et externes.

15. G. Bouchard, *op. cit.*, p. 99-157.

16. Elle désignait les immigrants et leurs descendants, en exceptant la majorité d'origine canadienne-française, la minorité d'origine britannique et les Autochtones.

officiellement plus cours depuis 1996¹⁷, l'effet de catégorisation se poursuit indéniablement. À l'examen de certains discours ou documents officiels¹⁸, la définition de la nation québécoise apparaît maintenant civique et ouverte mais la définition essentialiste demeure présente dans toutes les sphères de la société et représente encore une évidence partagée¹⁹.

C'est à cette «évidence» qu'ont été confrontés les jeunes régionaux de notre étude²⁰. Nous verrons qu'ils manifestent un rapport à l'ethnicité, à

-
17. Est entrée en vigueur, en septembre 1996, la loi constitutive du ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration (MRCI). Cette loi a aboli le ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles (auparavant ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration - MCCI). Bien que l'Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration du MCCI (1990), qui avait mis de l'avant une approche résolument pluraliste, soit toujours en vigueur, la création du MRCI constitue un changement de perspective, en présentant «une vision moderne de la citoyenneté», selon le ministère, et en affirmant la «volonté gouvernementale de renforcer le sentiment d'appartenance à la société québécoise des citoyens et citoyennes», Ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration (MRCI), *Rapport annuel 1996-1997*, Montréal, MRCI, 1997, p. 9.
 18. MRCI, *ibid.*; MRCI, *L'immigration au Québec de 1998 à 2000. Prévoir et planifier*, Montréal, MRCI, 1997.
 19. Dans une récente monographie dans laquelle il se penche, dans une perspective comparative, sur les nations et cultures des «collectivités neuves», telles celles du Québec, Canada, Mexique, Australie, l'historien G. Bouchard (*op. cit.*) relève les éléments de ruptures et de continuités dans l'histoire du Québec, notamment en ce qui a trait à l'identité. Selon l'auteur, «C'est durant la décennie 1980 et plus encore durant la suivante que, dans l'esprit de la majorité des Canadiens français, le vocable Québécois prit une nouvelle extension pour désigner tous les citoyens du Québec» (*ibid.*, p. 170). L'auteur souligne que «certains caractères structurels associés à la culture de survivance se sont perpétués» (*ibid.*, p. 171). Ce qui permet de conclure: «L'identité nationale n'est plus canadienne-française (à l'ancienne manière) mais elle n'est pas encore intégralement québécoise» (*ibid.*, p. 179).
 20. Nous croyons que cette «évidence» joue également un rôle dans l'identité des jeunes Montréalais de parents immigrés. Toutefois, les contextes démographique et historique différents dans la métropole ont pu occulter cette réalité. Une seule étude s'est, à notre connaissance, penchée sur la problématique du racisme en lien avec l'identité de jeunes de parents immigrés à Montréal, celle de Compère, *Influence du racisme sur la construction identitaire de jeunes Québécois d'origine haïtienne*, mémoire de maîtrise (sociologie) Montréal-Uqam, 1998. L'auteur a relevé la prégnance du racisme dans le

l'identité et aux différentes cultures qui se conjugue sur un mode résolument non essentialiste.

3. Production de nouvelles formes culturelles

Dans le discours des jeunes régionaux de parents immigrés, le rejet ou l'abandon de la culture d'origine n'apparaît pas. À l'inverse, celle-ci est fortement valorisée. Cette attitude se retrouve chez tous les répondants et ce, que leurs parents soient originaires d'Afrique, d'Europe, d'Asie, d'Amérique du Sud ou d'Haïti. La plupart s'estiment satisfaits du bagage hérité des parents et souhaitent le conserver. Les trois quarts avouent de façon catégorique ne rien vouloir changer et les autres apporteraient simplement quelques modifications mineures, touchant principalement à la discipline, jugée trop stricte. Les jeunes expriment non seulement le désir de conserver cet héritage mais aussi la volonté de le transmettre éventuellement à leur tour.

Cette attitude est loin de correspondre à un conservatisme culturel. Même si la culture d'origine apparaît parfois comme un tout homogène dans leurs descriptions, cette catégorisation est contestée dans les faits. C'est qu'il ne s'agit en aucun cas de la transmission d'une culture identique, d'abord parce que les parents peuvent avoir eux-mêmes modifié leurs pratiques et ensuite parce que la valorisation de la culture des parents n'implique pas forcément la préservation en bloc de tous les traits culturels. Comme nous le verrons, certains éléments sont privilégiés par les jeunes et les choix opérés se révèlent significatifs. À travers cette sélection, ils réinventent leur culture d'origine, en quelque sorte.

La famille et les valeurs familiales sont valorisées, tout comme le respect, la sévérité et la discipline. À ce sujet, les comparaisons avec le Québec sont nombreuses : ils parlent de l'absence, dans la société québécoise, du respect envers «les aînés», «les parents» ou, de façon plus

discours de ces jeunes d'origine haïtienne du secondaire qui ne se voient pas comme des citoyens à part entière ni n'expriment un sentiment d'appartenance au Québec.

générale, envers «les autres». Même si quelques-uns émettent des réserves vis-à-vis du degré de cette sévérité, tous reconnaissent son bien-fondé et la nécessité d'un bon encadrement.

Parmi les valeurs à conserver, la connaissance, l'instruction et l'ouverture d'esprit reviennent également fréquemment dans les discours, tout comme la réussite et le travail. Les jeunes estiment que ces éléments favorisent le succès dans la vie et sont source d'enrichissement personnel. Comme l'indique Taboada-Leonetti²¹, les ressources mobilisées ne sont pas forcément traditionnelles, voire archaïques²² ni toujours les mêmes d'une situation à l'autre.

Ils valorisent les contacts avec le pays d'origine et la langue d'origine, non seulement pour leur aspect identitaire mais aussi pour leur usage instrumental. Ces deux éléments offrent la possibilité d'une plus grande ouverture au monde. Plusieurs maintiennent vivace, à des degrés divers, la conscience du pays natal des parents et gardent contact avec lui. Quelques-uns y sont nés et y ont vécu leurs premières années, plusieurs y ont effectué une ou plusieurs visites. Pour certains, des liens actifs sont régulièrement entretenus avec la famille au pays d'origine, par téléphone ou par courrier. Par contre, peu envisagent la possibilité d'un retour.

Rares sont les jeunes qui ne maîtrisent pas la langue des parents et, le cas échéant, ces derniers déplorent cette situation et aimeraient l'apprendre éventuellement. La langue est valorisée même par les jeunes d'origine française, belge wallonne ou suisse romande. Dans leur cas, c'est la qualité du français qui est soulignée. Les individus insistent sur la richesse de parler plusieurs langues, ils en sont fiers. C'est le cas d'un jeune d'origine haïtienne qui enseignerait plusieurs langues à son enfant, et pas seulement sa langue maternelle : «Même si je me marie avec une Japonaise, il va

21. I. Taboada-Leonetti, «Culture d'origine, cultures immigrées, cultures ethniques. Réflexions sur le traitement idéologique ambivalent de ces notions», *L'Homme et la société*, n° 77-78, juillet-décembre 1985, p. 121-142.

22. D'ailleurs, de façon générale, la transmission des traditions et de la religion n'est que rarement mentionnée et l'accent est davantage mis sur les valeurs que sur des traits culturels spécifiques.

probablement parler japonais, anglais, français et créole parce que je trouve que c'est [bien]. La langue, c'est une richesse importante» (né au Québec, origine haïtienne). Les multiples connaissances acquises au cours de leur jeunesse peuvent être mises à profit, particulièrement par rapport à l'emploi, même si des résistances au sein de la société québécoise persistent, comme nous le constaterons dans une prochaine partie.

- *Influence du milieu québécois*

Même s'ils revendiquent la culture du pays d'origine, plusieurs transformations interviennent et nos répondants reconnaissent volontiers l'influence du milieu québécois et nord-américain sur leur vie. À ce propos, certains avouent, surtout lorsqu'ils sont nés au Québec, ne pas toujours savoir déchiffrer la culture du pays d'origine des parents qu'ils sont supposés posséder. Ce type de réponses apparaît à divers moments, notamment lorsqu'on les interroge sur les divergences et les similitudes entre les deux cultures : «Mais moi, je ne connais pas très bien la Belgique. Je n'y ai pas vécu [...], je ne peux pas dire que je connaisse très bien la culture belge» (née au Québec, origine belge).

Quelques-uns indiquent même à divers moments ne pas être en mesure d'établir une distinction tranchée entre ce qui est québécois et ce qui appartient à la culture d'origine et ne pouvoir faire des comparaisons. Cette incapacité ne résulte pas d'une méconnaissance de la société québécoise, mais bien du fait qu'ils sont imprégnés de toutes ces cultures. Un seul avoue ne pas connaître la culture québécoise et ne pas avoir de contact, se rapprochant beaucoup plus ainsi du discours des jeunes de parents immigrés à Montréal. Dans la métropole, la rétention de certains indicateurs ethniques est beaucoup plus forte, notamment en ce qui concerne la religion et la préférence pour l'endogamie ethnique, objet d'un consensus assez général entre les générations²³.

23. D. Meintel et J. LeGall, *Les jeunes d'origine immigrée : Rapports familiaux et transitions de vie*, Montréal, MCCI, 1995.

Au niveau de leurs valeurs et pratiques, des modifications sont notées à la suite de l'adoption d'éléments propres au Québec, quelques-uns avouant être davantage influencés par la culture dominante. La volonté de transmettre certains éléments de la culture québécoise jugés importants, telle l'ouverture, la liberté et l'autonomie, est également exprimée dans leurs propos.

Cette situation n'a rien d'étonnant, la plupart des jeunes régionaux de parents immigrés ayant passé la presque totalité de leur enfance au Québec, y étant nés ou arrivés très jeunes. Tous sont en interaction directe et continuelle avec les diverses sphères de la société québécoise et avec le groupe majoritaire, ce qui est moins le cas pour les jeunes de parents immigrés montréalais. En région, le peu de regroupements à caractère ethnique ou communautaire est observé, dû au nombre réduit d'individus appartenant à un même groupe d'origine. Ce phénomène est mentionné par plusieurs d'entre eux et se reflète sur leur vie quotidienne. Par exemple, la plupart de leurs amis appartiennent au groupe majoritaire, ce qui est vrai aussi à propos de leurs fréquentations amoureuses. Comme le note Varro²⁴, les individus s'adaptent et se transforment selon les contextes dans lesquels ils vivent et finissent souvent par ressembler davantage aux habitants de leur pays de résidence qu'aux autres membres du même groupe établis ailleurs.

Ces transformations se manifestent par les différences ressenties à l'égard des aînés. Selon plusieurs jeunes, les parents sont beaucoup plus attachés au pays d'origine parce qu'ils ont vécu moins de temps au Québec. Des différences sont donc soulevées mais tous admettent qu'elles n'entraînent pas de conflits majeurs. Selon les données recueillies, s'ils sont exposés à deux ou plusieurs ensembles de pratiques et de valeurs dans leur quotidien, ces jeunes régionaux n'apparaissent nullement déchirés entre diverses cultures. Cette rencontre ne les contraint pas à choisir entre

24. G. Varro, «Critique raisonnée de la notion de mixité», dans C. Philippe, G. Varro et G. Neyrand, *Liberté, égalité, mixité... conjugales, une sociologie du couple mixte*, Paris, Anthropos, 1998, p. 1-32.

l'une ou l'autre. Il ne se produit ni une perte de la culture d'origine, ni une transmission d'une culture identique, ni une addition de cultures. La plupart des jeunes s'approprient un double, voire un triple héritage; ils conservent ou transforment leur culture d'origine à laquelle se greffent de nouveaux éléments culturels, donnant naissance à un amalgame.

- ***Être métissé, hybride, mixte : un enrichissement***

Au lieu d'abandonner une culture au profit de l'autre, nos répondants combinent des attributs dits culturels, le plus souvent encore associés à des origines distinctes. Ils développent le sentiment de posséder une culture un peu différente des autres, «d'en faire une pour eux», tout en distinguant clairement leurs expériences de celles de leurs parents et du groupe majoritaire. Le résultat de cet amalgame n'équivaut pas à une biculturalité. Pour décrire leur propre situation, les jeunes mettent de l'avant plusieurs termes : mixte, multiculturel, mélange, hybride.

À l'exception d'un d'entre eux, les jeunes ne semblent pas concevoir d'incompatibilité entre la culture du pays d'origine et la culture québécoise, que des différences aient été soulignées ou pas. Ce phénomène confirmerait la non-étanchéité des groupes d'appartenance: ceux-ci se recoupent en plusieurs points, de sorte que les personnes peuvent s'en détacher suffisamment pour aller de l'un à l'autre ou pour appartenir aux deux ou à plusieurs, comme le suggère l'un des jeunes :

Tout est compatible. Il s'agit juste de s'asseoir, de regarder c'est quoi. Il faut donner sans attente de recevoir. C'est là qu'on retrouve la compatibilité [...]. Je pense qu'il faut s'ouvrir le cœur un petit peu. Ce n'est pas intellectuel, c'est un don (arrivé à 4 ans, né aux États-Unis, origine haïtienne).

En fait, les cultures se complètent, ce dont témoigne ce jeune :

Je ne pense pas qu'il y ait des cultures qui puissent être en opposition, en compétition entre elles [...], toutes les cultures, je pense, sont complémentaires, on va [...] chercher dans la culture, justement, l'élément qu'on n'a pas (arrivé à 10 ans, né en Pologne).

D'après une jeune d'origine vietnamienne, le mélange des deux produit un juste milieu. D'un côté, la culture est permissive, de l'autre, elle est autoritaire : «Si on met les deux ensemble, il peut y avoir un juste milieu. Les valeurs différentes, tu mets cela au point neutre, si on veut, là. Si on est entre les deux, cela fait un bon mélange.»

Comment vivent-ils cet amalgame? Loin de se percevoir comme «déchirés» ou «écartelés» entre deux cultures, ils se décrivent, au contraire, comme des êtres avantagés sur le plan culturel. C'est le sentiment exprimé par l'un d'eux : «Si j'avais eu des parents québécois, je ne suis pas sûr que je serais la même personne. Et je ne suis pas sûr que j'aurais voyagé. Et je ne suis pas sûr que... Je me considère même avantagé» (né au Québec, origine française/britannique). Ils sont favorisés parce qu'ils possèdent une expérience de vie quotidienne dans un milieu qui leur donne accès à plusieurs univers culturels : ils connaissent d'autres traditions, d'autres cuisines, d'autres pays, ils voyagent. En sélectionnant le meilleur de ces cultures, elles se complètent pour donner lieu à un «plus» : «Moi je crois que c'est une force, parce qu'on voit plus de choses; on a le choix de plus de choses, je trouve qu'on en retire le meilleur. [...] On a tellement une ouverture d'esprit» (née au Québec, origine haïtienne). Ils estiment que ce mélange se manifeste par leur curiosité et leur esprit observateur particulier, leur racisme moindre, leur aptitude à se faire comprendre dans tous les milieux, leur approche critique et comparative:

La culture... c'est toujours bon d'avoir de la culture, cela t'ouvre l'esprit pas mal, cela t'apprend toutes sortes de choses, cela te fait vieillir, c'est incroyable

(arrivée à 4 ans, née en Égypte). Mais je sais que j'ai des origines... cela fait de moi quelqu'un de spécial. Peut-être que je suis différent, sûrement, à cause de cela, parce que j'ai une ouverture d'esprit... cela m'a donné une ouverture d'esprit sur le monde en général (né au Québec, origine belge).

Ces qualités les rendent non seulement riches culturellement, mais surtout cosmopolites, multiples, plus ouverts, différents. L'ouverture d'esprit est très présente dans les entretiens et cela à plusieurs niveaux. C'est un aspect valorisé au Québec, c'est un élément qui résulte de la rencontre des cultures et que l'on veut transmettre. Être enfant d'immigrants et vivre au Québec est donc perçu comme une richesse par ces jeunes régionaux et non pas comme un handicap.

Dans la littérature, on parle d'une rivalité entre «groupes culturels», alors que les individus peuvent de fait avoir depuis longtemps relativisé ces groupes dans leurs propres pratiques. Toutefois, ce mélange de pratiques et de valeurs, présent chez presque tous les jeunes, ne préjuge pas de leur propre perception de leur identité. Comme on le verra dans la section suivante, leur différence n'exclut en rien la revendication d'une appartenance québécoise. Leur culture peut s'harmoniser avec leur identité sans qu'il n'y ait de contradiction si toutes deux ne s'avèrent pas congruentes, identiques.

4. La rencontre avec la société québécoise : vécu de racisme et identités

Ce que nous venons d'évoquer quant à la culture originale des jeunes régionaux interrogés dénote un rapport positif et ouvert tant avec le pays d'origine qu'avec la société québécoise. D'une part, l'éducation reçue et le contact avec le pays d'origine ont assuré une relative transmission de la ou des cultures d'origine. D'autre part, ce rapport positif avec la société d'adoption suggère l'impact prépondérant du contexte démographique et

social dans lequel baignent ces jeunes en région : l'absence partielle ou totale de la communauté d'origine et les contacts quotidiens avec les Québécois d'origine canadienne-française. À cet égard, il importe de tenir compte du rôle et de l'influence des parents, qui ont choisi délibérément de s'établir en région.

Les parents de nos répondants se sont généralement installés en région dès leur arrivée au Québec. Pour la majorité, un travail stable les y attendait, ce qui explique une insertion professionnelle relativement facile²⁵. Ces familles sont venues dans la perspective d'un engagement et d'une intégration à long terme. D'après certains jeunes interrogés, les parents nourrissaient le désir de ne pas se centrer sur leur communauté d'origine et de s'intégrer à la société majoritaire, afin de faciliter l'insertion sociale des enfants. Pour certains parents, ces efforts représentaient un sacrifice, afin d'assurer une vie meilleure aux enfants. Cela n'exclut pas qu'à leur arrivée, quelques-uns aient été surpris, voire déçus, par l'isolement ou l'éloignement de certaines régions (notamment de l'aéroport international), ainsi que par le peu d'accès à des activités culturelles variées. Certains répondants soulignent également que leurs parents ont fait face à certains préjugés et à des difficultés au niveau de leur insertion sociale. Malgré l'éloignement de leur famille et ces débuts pas toujours faciles, la majorité des parents, selon les jeunes, évaluent positivement leur vécu en région et sont satisfaits de leur choix de s'installer loin de la métropole, même ceux dont l'insertion professionnelle fut moins aisée²⁶.

25. La majorité occupent des emplois stables, souvent bien rémunérés : professeurs, professionnels du secteur de la santé, ingénieurs, cadres, agriculteurs. Bien que certaines mères occupent des postes de professeures, professionnelles ou agricultrices auprès de leur conjoint, notons toutefois qu'elles ont été plus nombreuses à subir un déclassement professionnel et à occuper des emplois plus précaires ou dans un secteur autre que celui de leur domaine d'études. Certaines ont dû demeurer au foyer. Par ailleurs, nous avons observé que la minorité des parents instables en emploi et bénéficiant de revenus plus modestes sont proportionnellement plus souvent d'origine non européenne qu'euro-péenne.

26. Notons toutefois que notre échantillon comporte le biais de retracer presque seulement des familles qui se sont enracinées depuis longtemps en région.

Enfin, nous avons constaté que de façon massive, les parents accordaient une grande importance à la réussite scolaire de leurs enfants, ce qui se manifesterait par des encouragements et un suivi constants, ainsi qu'un soutien financier. Le résultat, comme nous l'avons souligné dans la section précédente, montre effectivement que ces jeunes ont acquis de nombreux atouts, une capacité d'adaptation et de se sentir à l'aise dans tous les milieux. Cela leur procure une ouverture au monde particulière ainsi qu'un rapport positif manifeste avec leur région d'origine et avec le Québec dans son ensemble.

- **«Je suis québécois, tout simplement...»**

Les jeunes régionaux de parents immigrés au Québec que nous avons interrogés révèlent, dans la très grande majorité des cas²⁷, une appartenance «québécoise», ce qui n'exclut pas d'autres appartenances, notamment avec le ou les pays d'origine des parents :

Autant je suis asiatique, autant je suis québécoise et c'est un entremêlement de tout ça. Je me sens québécoise avant tout, québécoise d'origine vietnamienne, en ce sens que je suis québécoise avec un plus (née au Québec, origine vietnamienne).

Je me sens vraiment comme une Québécoise... je me sentirais plus immigrante si je retournais dans mon pays (arrivée à 8 ans, origine slovaque).

27. C'est-à-dire 49/61, soit 80%. Le taux de réponses pour cette question est de 92%, soit 61 réponses/66 répondants.

Je ne me suis jamais vue comme une enfant d'immigrés... je suis québécoise (née au Québec, origine espagnole).

Parmi ces répondants à s'identifier principalement au Québec, la grande majorité revendiquent une identité québécoise entendue dans un sens non ethnique et non essentialiste. Être québécois, c'est se sentir appartenir à ce territoire, c'est aimer y vivre, y être né ou y habiter, c'est être citoyen du monde, pouvoir réclamer de multiples appartenances ou partager différentes cultures :

Je suis principalement québécois... c'est le fait que j'habite ici. C'est le fait de savoir qu'en hiver, on gèle... que les étés sont courts, humides... Montréal, en été, c'est une des plus belles villes du monde. Je ne sais pas, c'est ça, être québécois (arrivé à 4 ans, né aux États-Unis, origine haïtienne).

Je me considère... zaïrois, français, québécois, bien... néo-québécois... si je mélange les trois, ça fait partie un peu de moi... mais je suis québécois, tout simplement (arrivé à 3 ans, origine congolaise et française).

Moi, c'est «bien de valeur», mais je suis un Québécois. Je suis né ici, mon référentiel est québécois, sauf que je vais peut-être moins manger de poutine que vous autres, c'est tout, je dis ça comme ça. Il y en a un qui me disait : «tu es haïtien d'origine». Non, je ne suis même pas haïtien d'origine [...]. Mes parents sont haïtiens d'origine (né au Québec, origine haïtienne).

Je ne me sens pas tellement canadien mais je me sens vraiment québécois. Je me sens québécois et je me sens polonais en même temps... je me sens québécois, tout simplement (arrivé à 10 ans, origine polonaise).

Une petite minorité parmi ce groupe principal accorde plus d'importance au fait de se sentir un «mélange», ce qui, d'ailleurs, n'exclut absolument pas le partage d'une définition non essentialiste de l'identité québécoise. Quelques-uns parmi ce sous-groupe confient, à regrets, ne pouvoir s'identifier pleinement au Québec en raison de l'attitude des gens autour d'eux :

Québécoise, je pourrais dire... ça dépend des situations. Quelqu'un va me le rappeler. Quand il arrive certaines situations, oui [je me sens immigrante], mais sinon, je ne m'en fais pas là-dessus, je continue (arrivée à 17 ans, origine rwandaise).

[Je me sens] entre les deux, parce que je ne peux me considérer uniquement québécois... [car] un jour où l'autre, quelqu'un va me faire penser... ils vont dire que je ne suis pas québécois (né au Québec, origine vietnamienne).

Seule une minorité (9/61, soit 15%) ne s'identifient pas d'abord et avant tout au Québec. Six d'entre eux affirment une appartenance au pays d'origine ou disent se sentir «immigrants», alors que trois soutiennent une identité canadienne ou québécoise, mais de façon secondaire. Notons que la majorité de ces jeunes ne sont pas nés au Québec : ils sont arrivés à un

âge variant entre 9 et 19 ans. Seulement trois de ces neuf jeunes sont nés au Québec et un seul a immigré avant l'âge de cinq ans :

Dans le fond de moi, je me sens encore belge... je deviendrai de plus en plus québécoise [...]. Mes enfants seront vraiment québécois (arrivée à 19 ans, origine belge wallonne).

Je ne me sens pas comme... québécoise, en moi. Je suis plus comme mes parents. Je n'ai pas le choix d'être québécoise, je suis née ici mais en dedans, je ne suis pas ça... je ne veux pas ressembler à ça non plus (née au Québec, sa mère d'origine portugaise s'est remariée avec un homme d'origine africaine).

Un âge plus avancé à l'arrivée au Québec peut signifier un rapport plus étroit avec le pays d'origine. Ces personnes sont plus susceptibles d'avoir vécu des difficultés liées à l'adaptation au nouveau pays (quant à la langue, notamment), ce qui peut affecter leur vision du Québec et leur sentiment d'appartenance. Pourtant, l'ensemble des extraits d'entrevue présentés jusqu'ici démontre que l'arrivée au Québec plus ou moins tardive n'exclut absolument pas une appartenance québécoise. De la même manière, le dernier extrait suggère ici que le fait d'être né au Québec ne présume pas d'une appartenance québécoise. Cette jeune fait partie d'une petite minorité (six individus) qui a développé un rapport plus distant avec la société québécoise. Nous reviendrons dans la prochaine section sur ce petit sous-groupe.

Enfin, notons que deux jeunes rejettent la notion même d'identité ou d'appartenance à un quelconque territoire («je me sens humain, je ne me sens pas [...] quoi que ce soit»; «Je ne crois pas que cela ait tellement d'importance pour moi») et un autre soutient une identité exclusivement canadienne («Moi, je suis canadien. Je ne suis pas québécois»).

Cette définition résolument non essentialiste de l'identité québécoise s'accorde avec la culture hybride, métissée que nous avons constatée chez ces jeunes. Leur sentiment d'appartenance à la société québécoise est donc bien réel. Nous l'avons noté, ils manifestent une ouverture au monde tout aussi sincère. Le milieu socio-économique dont ils sont issus, l'enrichissement que procure le syncrétisme culturel, la relative aisance avec laquelle ils cheminent en société, notamment, indiquent que ces jeunes font partie d'une minorité particulièrement avantagée. L'analyse de leur vécu de racisme en région (école, relations...) démontre pourtant que dans les faits, leur parcours n'a pas été toujours facile. Comme nous allons le voir, leur «différence», qui fonde le statut de minoritaire²⁸, n'est pas passée inaperçue.

- *Les frontières d'une certaine identité québécoise...*

La question de ce que nous appelons les «marqueurs de l'identité québécoise» est omniprésente dans le discours de nos répondants. Ces marqueurs sont utilisés pour justifier positivement ou négativement l'accueil qui leur a été réservé ainsi que leurs difficultés ou facilités d'intégration sociale en région. Plusieurs jeunes d'origine européenne soulignent le fait que leur apparence, qui leur permet de passer *inaperçus*, «comme un Québécois ordinaire», les a servis. Les gens ne sauraient pas d'où ils viennent puisque cela «ne paraît pas dans la couleur de [leur] peau». Pour ceux d'origine non européenne au contraire, la *couleur* apparaît le marqueur le plus porteur d'exclusion :

Il faut qu'on le dise que l'autre est noir. Au lieu de dire le Noir, bon, le Nègre (arrivé à 9 ans, origine ouest-africaine).

28. C. Guillaumin, *op. cit.*, p. 112.

Tu arrives ici, dans une place de Blancs : le monde va-t-il m'aimer? va-t-il me respecter? [...] J'ai une crainte parce que je ne suis pas québécois [...]. C'est comme essayer de se sentir à sa place (arrivé à 3 ans, origine laotienne).

Moi, je me sentais différente [...], je pense que j'étais pas mal plus foncée, ma peau : j'avais vraiment l'air d'une immigrante [...]. Je me suis toujours sentie catégorisée (arrivée à 3 ans, origine argentine).

Hormis la couleur, *l'accent* est vu par la majorité comme un élément révélateur d'une origine étrangère qui peut nuire à l'intégration ou aux relations sociales. Ainsi, la majorité des individus arrivés en région à l'âge scolaire affirment avoir senti la nécessité de «prendre l'accent» rapidement pour se faire des amis. Pour certains autres arrivés plus âgés, la persistance de ce trait différenciateur a eu un effet stigmatisant. En réaction, quelques jeunes se seraient «renfermés» pendant quelques temps, évitant de parler le plus possible... À l'inverse, quelques personnes arrivées en bas âge ou nées ici, même d'origine non européenne, justifient une insertion sociale facile par le fait de ne pas avoir «d'accent».

Le *nom* différent est mentionné comme une marque permanente d'une origine étrangère, mais il aurait surtout été un objet de «curiosité», au début, parfois de taquineries plus ou moins agréables à l'école primaire, mais rarement un frein à des relations sociales harmonieuses. De fait, il constitue le principal élément différenciateur pour les individus d'origine européenne:

À part mon nom, je suis un élève comme les autres là. Je n'avais pas d'aspect physique caractéristique qui pouvait me différencier des autres... ils ne voyaient pas mon origine ethnique... j'étais une

personne comme les autres (né au Québec, origine espagnole).

Dès leur entrée à l'école primaire, en région, la majorité des jeunes ont été confrontés à leur «différence». Plusieurs auraient été la cible de commentaires blessants, de sobriquets, de surnoms («maudit Français», «Cawiche²⁹», «Nègre», «Chocolat», «l'Immigré»...), dus à leurs origine, nom, apparence ou accent différents, de la part des autres élèves. Certains avouent avoir trouvé cette période difficile à vivre mais peu d'entre eux accordent une quelconque importance à ces difficultés premières : «Je ne m'en occupais pas vraiment. C'était juste du vent.» Ils expliquent qu'il s'agissait de mots cruels d'enfants ou de simples taquineries, pour rire. Cela ne les a pas empêchés d'établir par la suite de réelles relations d'amitié avec des jeunes d'origine canadienne-française. Quelques-uns soulignent être entrés en conflit avec des professeurs, soit parce que ceux-ci s'étaient comportés de façon discriminatoire ou offensante, soit parce qu'ils avaient «fermé les yeux» face au harcèlement racial vécu par un élève. Dans certains cas, ces problèmes se seraient poursuivis au secondaire et même au cégep.

Quelques répondants ont toutefois confié n'avoir pas ressenti de rejet, discrimination ou harcèlement alors qu'ils étaient enfants. Ce serait «avec le recul», plus tard, qu'ils se seraient aperçus de la nature de ce qu'ils avaient vécu durant leurs premières années de vie au Québec. D'autres individus auraient commencé à se rendre compte du fait qu'on les percevait différemment durant leur secondaire.

Pour les jeunes arrivés en région québécoise vers l'adolescence ou un peu plus tard, la prise de conscience de leur différence a pu s'avérer plus brutale. Beaucoup d'efforts devaient alors être déployés pour établir des liens avec les autres étudiants, particulièrement s'ils ne maîtrisaient pas le français à l'arrivée :

29. Expression péjorative signifiant «Amérindien». Les personnes visées ici sont d'origine laotienne et thaïlandaise.

La relation, au début, n'était pas très bonne [...], c'est sûr qu'ils me traitaient aussi d'une manière pas agréable pour moi [...]. Il fallait que j'apprenne leur langue [...]. Quand même, c'est un des premiers défis que j'avais pour que ça aille mieux avec les autres élèves. Je me suis forcé, aussi (arrivé à 14 ans, né en Suisse).

Il reste, ici, à approfondir l'analyse afin de mieux cerner les particularités de l'insertion scolaire en région, comparativement au contexte montréalais.

Si plusieurs relativisent leur vécu de racisme à l'école, le monde des adultes est parfois décrit comme davantage empreint de préjugés. La rencontre avec le milieu du travail peut avoir été l'élément déclencheur d'une prise de conscience de leur position de minoritaire. Certains ont connu des difficultés pour se faire embaucher en région. À ce niveau, la discrimination peut être «flagrante» et affecterait davantage les jeunes d'origine non européenne. La seule façon d'obtenir un emploi serait de recourir au réseau informel, c'est-à-dire les parents, amis ou autres contacts. D'autres ont vécu du harcèlement racial au travail.

Même s'il s'agit d'une minorité, quelques jeunes disent éprouver des difficultés dans leurs relations avec les Québécois d'origine canadienne-française, car ceux-ci seraient «ouverts, mais pas en profondeur» : il y aurait une «petite réticence», une «distance qui est dure à réduire», une «hésitation». Dans les espaces publics, les individus d'origine non européenne, qui ne peuvent dissimuler leur différence derrière leur accent québécois, se feraient parfois regarder comme «quelque chose de bizarre», verraient du «dédain dans les yeux». Parfois, «des choses», des «propos haineux», seraient entendus.

Nos répondants ne demeurent jamais indifférents lorsqu'ils entendent un discours contre les immigrants ou contre certains groupes d'immigrants : «ah, les Espagnols, c'est correct, mais les Arabes...», «immigrants voleurs

de jobs» ou qui «prennent la place des autres». Ils se sentent alors blessés et réagissent fortement. Ce discours provient tant des médias que de «monsieur et madame tout le monde». Certains avouent avoir été «affectés», «dérangés» et même «choqués», à un moment ou un autre, par le racisme ambiant, les clichés ou les stéréotypes. Le référendum de 1995 sur la souveraineté du Québec aurait fourni un contexte propice à certains débordements sur lesquels quelques jeunes se sont exprimés spontanément : certains ne se seraient pas sentis admis dans le débat sur cette question, d'autres auraient trouvé que le discours devenait raciste.

- *... et leur déconstruction*

En réponse au racisme, pour le contourner ou y faire face, différentes stratégies sont généralement élaborées, consciemment ou non, par les personnes concernées. Les jeunes que nous avons rencontrés ont effectivement, depuis l'enfance, développé certaines stratégies pour mieux vivre leur «différence» et faire face au racisme. Tous n'ont pas réagi de la même manière et ces réactions ont évolué dans le temps. Colère, confrontation, repli, évitement, fuite : qu'ils aient d'abord «développé une agressivité», se soient «tenus tranquilles» ou aient tenté de passer «inaperçus», la majorité, en vieillissant, ont appris à demeurer positifs et prêts à poursuivre leur route³⁰. Selon eux, le fait de vivre dans un milieu dit «homogène» sur le plan ethnique les aurait poussés à développer une «forte personnalité» et une «force de caractère», qui les aurait servis, notamment en développant une vision positive des choses.

30. Notons toutefois que trois répondants vivant en région nourrissent des anticipations d'exclusion, ce qui limite leur implication sociale : «je ne pourrais pas dire beaucoup de choses sans me faire rappeler que je ne suis pas d'ici»; «ils ne vont pas me prendre au sérieux, parce que je ne suis pas ici depuis la naissance». De plus, ils avouent que leur vécu leur a fait développer la conviction qu'ils ne réussiraient pas à s'épanouir sur le plan professionnel et rencontreraient de la discrimination sur le marché du travail en région en raison de leur origine ethnique.

Nous avons constaté qu'aujourd'hui, les individus interrogés adoptent en majorité une attitude qui minimise plutôt qu'amplifie les conséquences de leur «différence» et présence remarquées. Certains parlent de «carapace», de «mur», passent outre et «foncent», d'autres d'origine européenne évitent de mentionner leur origine «étrangère» :

Je préfère ne pas le dire [...]. Ça fait beaucoup... ça crée des problèmes. C'est pour ça que probablement, les gens chez qui c'est apparent, doivent avoir beaucoup plus de problèmes que nous (arrivée à 6 ans, née en Suisse).

J'ai jamais vécu de racisme [...]. C'est qu'un moment donné, tu te fais un mur [...]. Quelqu'un peut peut-être te «gossier» mais tu ne l'écoutes même pas. Si quelqu'un te dit «Maudit Français» [...], ça ne me fait plus rien, de la glace, indifférence totale (né au Québec, origine française).

Nous, on s'en fout, là, on fonce... puis, c'est eux les «trous d'cul» là, tu sais (né au Québec, origine espagnole).

D'autres préfèrent dénouer toute ambiguïté ou perception désagréable par la discussion franche, en remettant les gens à l'ordre pour imposer le respect : «je suis capable de remettre le monde à leur place». Aussi, certains mettent de l'avant leur identité québécoise: «Quand il y a des préjugés [...], je vais les confronter [...], je dis «Moi, je suis québécois». Je vais essayer de leur expliquer comment ça se passe» (arrivé à 9 ans, origine libanaise).

Ces jeunes régionaux sont donc très critiques de la vision essentialiste de l'identité québécoise : «Je trouve ça bête, le monde qui dit qu'ils sont les «vrais Québécois». Ils regrettent d'être toujours perçus comme des

«immigrants», de se faire rappeler, subtilement ou non, qu'ils ne sont «pas québécois» («Mais quand est-ce que je vais devenir québécois? C'est toujours remis en question»), d'être exclus de la Nation en quelque sorte. Comme nous l'avons vu, la grande majorité passent outre cette assignation de perpétuel étranger pour construire leur propre identité québécoise.

Le petit sous-groupe de six individus ayant développé un rapport «distant» avec le Québec adopte lui aussi une attitude critique face à cette définition restreinte de l'identité québécoise. Ils semblent que dans leur cas, le vécu de racisme ait eu un impact sur leur identité. Certains confient s'être déjà dits «Québécois» mais avoir changé d'optique, comme on leur demandait toujours d'où ils venaient :

Je me sens un immigrant. Malgré tout, j'aurais préféré me sentir un Québécois. J'avoue que j'aurais préféré répondre à la question : «moi, je me sens un Québécois». Mais pour être honnête, je me sens un immigrant. [...] C'est mon expérience que j'ai eue (arrivé à 9 ans, né en Pologne).

Parce que tu es minorité visible, tu ne seras pas «québécoise de souche» (née au Québec, origine haïtienne).

La grande majorité (80%) se sont prononcés sur la question à savoir s'ils estiment plus difficile ou facile l'«intégration» des immigrants en région, en comparaison avec Montréal. De prime abord, les avis sont partagés : certains croient que l'intégration est plus difficile en région qu'à Montréal (42%), alors que d'autres estiment qu'il est au contraire plus facile de s'intégrer en région (38%). Près du quart ne se sont pas prononcés d'un côté ou de l'autre, considérant que cela dépend de plusieurs facteurs et qu'il est difficile de comparer (21%). Ainsi, les deux «options» apparaissent plus ou moins côte à côte.

Cependant, nous avons constaté une polarisation marquée des réponses selon l'origine des répondants. La comparaison entre individus d'origine européenne et non européenne est frappante : 64% des jeunes d'origine européenne trouvent l'intégration plus difficile en région, alors que 60% de ceux d'origine non européenne sont convaincus du contraire. L'opinion des jeunes n'ayant jamais quitté leur région d'origine est aussi apparue intéressante. Les non-migrés, qui n'ont jamais vécu à Montréal, se partagent moitié/moitié entre les deux options, peu importe leur origine. Parmi ceux-ci, plusieurs idéalisent la métropole. Quant aux migrés de retour d'origine non européenne, ils se distinguent davantage des autres jeunes. *Aucun* de ces migrés de retour n'estime l'intégration plus difficile en région, ce qui explique certainement en partie les raisons de leur retour et indique un rapport très positif avec leur région d'origine. En ce qui concerne les migrés, il trouvent deux fois plus souvent l'intégration plus difficile en région qu'à Montréal.

Notons que les jeunes d'origine non européenne ont davantage tendance que ceux d'origine européenne à revenir vivre en région après un séjour à Montréal ou dans une autre ville centrale : 43% des premiers sont migrés de retour contre 33% des seconds. L'une des explications du rapport particulièrement positif des non-Européens avec leur région d'origine s'impose dans les entretiens mêmes. Nous avons vu que malgré le rappel de leur différence (origine étrangère, couleur, nom ou accent différents), la majorité des jeunes, tant ceux d'origine européenne que non européenne, adoptent une attitude positive et fonceuse. Plusieurs considèrent ces atteintes à leur dignité comme le fait d'individus plutôt que de la société québécoise dans son entier, d'autres adoptent une attitude de déni du racisme.

En outre, il apparaît qu'à Montréal, les rapports sociaux se soient révélés, pour quelques migrés mais particulièrement les migrés de retour, davantage «ethnifiés». Ce n'est pas en région mais à Montréal qu'ils se sont davantage sentis cantonnés dans leur ethnicité d'origine, perçus comme des «immigrants», des «étrangers». L'une soutient même avoir connu le racisme pour la première fois en arrivant à Montréal, non en

région. À Montréal, les gens parleraient davantage des différences culturelles et des «différentes ethnies», le discours «anti-immigrant» y serait plus présent. Ces jeunes sont des régionaux, d'abord et avant tout: ils apprécient les contacts plus familiers en région, leur cercle de relations tissé au fil des ans. Aussi, déplorent-ils la distance, voire la méfiance qu'ils disent observer à Montréal entre les communautés ainsi que l'existence de ghettos : «quand on est immigré, à Montréal, tu es plus automatiquement classé dans une espèce de ghetto». L'une d'origine haïtienne, par exemple, affirme être aux prises avec une définition «très figée» des Haïtiens et devoir faire face à des commentaires «stupides» parce qu'elle ne correspond pas au «stéréotype», à l'Haïtienne type.

Conclusion

Les jeunes régionaux de parents immigrés que nous avons rencontrés font souvent face à une assignation identitaire qui ne correspond pas à leur vision du monde. Néanmoins, ils ont su outrepasser le rappel de leur différence pour développer un fort sentiment d'appartenance au Québec et se construire une identité québécoise tout en demeurant fiers de leurs origines. L'appartenance à au moins deux groupes culturellement définis peut donc donner lieu à des développements positifs. L'enrichissement perçu par les jeunes trouve un écho dans le monde contemporain, caractérisé par la mobilité, la fluidité des frontières et la réduction des distances.

Ces jeunes se situent dans un «ailleurs identitaire» au Québec : ils sont critiques de la vision essentialiste et ethnique de l'identité québécoise, telle qu'elle est encore admise par le sens commun et véhiculée dans les médias. Ils manifestent une ouverture au monde et une facilité à accéder à l'universel. Le Québec se trouve donc maintenant, sur le plan identitaire, à la croisée des chemins : il est traversé de contradictions, entre la nation ethnique canadienne-française ou le paradigme «continuiste»³¹ et la

31. G. Bouchard, *op. cit.*

production d'une nouvelle identité québécoise vraiment inclusive. Les jeunes régionaux québécois de parents immigrés avancent une conception de l'identité québécoise qu'il importe de mettre de l'avant et de promouvoir, au moment où, sur fond de démographie inquiète, les vieux démons révélés lors du référendum de 1995 et l'«affaire Michaud» (automne 2000) reviennent hanter l'actualité et les débats politiques au Québec.

La recherche sur la culture et l'identité des jeunes issus de l'immigration gagnerait à s'inspirer des travaux récents sur les mouvements de cultures et le métissage culturel, puisque les jeunes sont l'un des meilleurs représentants de ce phénomène. Elle peut également s'enrichir d'une perspective plus vaste, par la prise en compte des rapports sociaux de domination et du racisme présents dans les relations entre majoritaires et minoritaires.

Isabelle MIMEAULT, chercheure autonome
Josiane LeGALL, Université de Montréal
Myriam SIMARD, INRS-Urbanisation, Culture et
Société, Université du Québec

Résumé

Identités des jeunes régionaux de parents immigrés au Québec: métissage et ouverture sur le monde. Basé sur 66 entretiens semi-directifs avec des jeunes âgés de 18 à 29 ans, nés en région au Québec de parents immigrés, ou immigrés eux-mêmes avec leurs parents, cet article veut montrer l'originalité culturelle et identitaire de ces jeunes. À partir de leur expérience en région, tout en intégrant la culture transmise par leurs parents, ils se construisent une identité québécoise fondée sur l'ouverture au monde, qui vient confronter la vision essentialiste de l'identité québécoise. Le Québec se trouve ainsi traversé de contradictions, entre la

nation ethnique canadienne-française et la production d'une nouvelle identité québécoise vraiment inclusive.

Summery

Identity of regional youths born of parents who immigrated into Quebec: miscegenation and outward-looking attitude. Based on 66 semi-structured interviews conducted among youths between the ages of 18 and 29, born in regions of Quebec other than metropolitan Montreal, and whose parents immigrated or who have themselves immigrated with their parents, this article aims to demonstrate the originality of the culture and identity of these individuals. From their experience in those regions as well as with the culture transmitted by their parents, they develop a Quebecois identity that embraces other cultures and that questions the essence of the Quebecois identity. Contradictions exist throughout Quebec between the French-Canadian ethnic nation and the newly-created Quebecois identity that is truly inclusive.

Resumen

La identidad de los jóvenes regionales nacidos de padres inmigrantes a Quebec: mestizaje y actitud abierta al mundo. Sobre la base de 66 entrevistas informales tenidas con jóvenes de edades entre los 18 y los 29 años, nacidos en distintas regiones de Quebec de padres inmigrantes, o inmigrantes ellos mismos junto con sus padres, este artículo pretende demostrar la originalidad de la cultura y de la identidad de dichos jóvenes. Conjugando las experiencias personales adquiridas en las regiones junto con la cultura heredada de sus padres, estos individuos han construido para sí una identidad quebecois abierta al mundo que a su vez cuestiona la visión tradicional de la identidad quebecois. Quebec se encuentra enfrentada a una serie de contradicciones entre la nación étnica franco-canadiense y el surgimiento de una nueva identidad quebecois verdaderamente amplia y global.